

La vieillesse, âge de la vie

Florence Grumillier

La double dimension de la vieillesse

« Les âges désignent à la fois un fonds commun à l'humanité et des formes culturelles très diversifiées dans le temps et l'espace. »

Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot,
Philosophie des âges de la vie

Réfléchir à la notion d'âges de la vie c'est se trouver d'emblée confronté à une catégorie hybride, qui renvoie toujours à une double dimension, naturelle et culturelle à la fois.

La scansion de la vie humaine en différentes étapes se succédant à travers le temps est d'abord une réalité naturelle, qui s'inscrit dans la logique métamorphique de la vie. Tout individu humain, après avoir connu pendant la première partie de son existence une phase ascendante qui le mène à une sorte d'apogée où il se maintient pendant un temps plus ou moins long, voit ensuite ses forces vitales diminuer. Commence alors une phase de déclin qui le mène à cette fin inéluctable qu'est la mort. En ce sens, même si elle est sans doute restée pendant longtemps pour la plupart des individus un avenir rare et improbable, la vieillesse, comme moment ultime du cycle de la vie, participe du fonds commun de l'humanité. Elle existait déjà en tant que catégorie générale aux yeux de la médecine grecque, comme en témoigne le corpus hippocratique. Quant aux représentations iconographiques des âges de la vie, elles témoignent de la place importante que la vieillesse y tenait. Ainsi occupait-elle trois des sept parties de la vie humaine dans le découpage opéré par les auteurs du Moyen Âge.

Si toutes les sociétés ont reconnu la vieillesse en tant que phase de vie humaine, elle a été très diversement appréciée suivant les époques et les cultures. Certes, il semble que partout et toujours la vieillesse ait été redoutée, en raison de l'usure qu'elle entraîne et de son lien avec la mort, qui a très précocement été pressenti. *« Toute société tend à vivre, à survivre ; elle exalte la vigueur, la fécondité liées à la jeunesse ; elle redoute l'usure et la stérilité de la vieillesse »* constate Simone de Beauvoir dans *La Vieillesse*. Il n'en reste pas moins que certaines cultures – c'est le cas de l'Afrique traditionnelle – loin de la réduire au seul déclin physiologique, ont vu dans la vieillesse la dernière étape d'un processus cumulatif au cours duquel l'individu gagne en savoir et en expérience. Il en va très différemment de l'Occident qui a toujours pensé la vieillesse sur le mode de la perte et du déficit. La vieillesse ressemble à tout ce qui se corrompt, et la jeunesse à tout ce qui s'accroît constatait déjà Pythagore. La théorie hippocratique expliquait la vieillesse par une perte progressive de chaleur et d'humidité : tout être vivant recevrait à sa naissance une certaine quantité de chaleur qui se dissipe progressivement et finit par s'épuiser, explication qui n'a guère été remise en cause jusqu'à l'époque

moderne. Aujourd'hui, la représentation dominante du vieillissement est, plus que jamais, celle d'un processus de dégénérescence. Dans son *Dictionnaire philosophique* André Comte-Sponville écrit « *Le vieillissement est l'usure d'un vivant, laquelle diminue ses performances [...] et le rapproche de la mort. [...] C'est une espèce d'entropie à la première personne : dans un organisme vivant, passé le cap de la maturité, le désordre et la fatigue tendent vers un maximum.* »

Dans une telle perspective, la vieillesse n'est évidemment ni souhaitable, ni enviable.

La vieillesse ennemie

« Zeus fit don d'un mal éternel :
la vieillesse, plus glaciale que la mort. »

Mimnerme de Colophon

Dès l'origine, les grands mythes grecs lient la vieillesse à une malédiction, comme en témoignent les poèmes d'Hésiode. Déjà *La Théogonie* présentait une image très négative de la vieillesse. Selon ce récit, Chaos, l'Abîme originel, engendra la Nuit Ténébreuse, qui à son tour donna naissance, parmi d'autres fléaux advenus aux mortels, à la « *funeste vieillesse* ». C'est depuis ce moment que « *par l'affliction, les hommes vieillissent plus vite.* » Dans *Les travaux et les jours* c'est de la jarre de Pandore, envoyée aux hommes par Zeus pour les punir de leur orgueil, que se répandront sur terre les Puissances de la Nuit, ces misères et ces maux que l'humanité ignorait dans sa pureté originelle. Parmi eux, « *les maladies cruelles que la vieillesse apporte aux hommes* ». À l'origine en effet, dieux et mortels vivaient sur un plan d'égalité. En cette époque bénie, les hommes demeuraient toujours jeunes, et ignoraient tout de la vieillesse maudite. Au terme du cycle, au dur âge de fer, la vie des hommes s'use dans un vieillissement continu. Un tel âge laisse augurer d'un sombre avenir : au dernier âge, qui succédera au nôtre, « *les hommes naîtront avec des tempes blanches* » et ne connaîtront plus que la vieillesse.

Les auteurs chrétiens reprendront le thème de la malédiction divine. La vieillesse participe pour eux du douloureux héritage d'Adam, elle est le châtement par excellence du péché originel. Chassés du paradis terrestre, lieu de l'éternelle jeunesse où l'homme vivait hors de toute temporalité, Adam et Ève devront subir la cruelle conséquence de leur faute. Ils connaîtront désormais le travail et la souffrance, ainsi que le scandale de la vieillesse et de la mort.

« *Et puis pour dernier lot, la vieillesse exécration, l'impuissante, l'insociable, l'inamicale vieillesse, en qui viennent se rejoindre tous les maux, les pires des maux.* » Sophocle, *Œdipe à Colone*.

Si pour les anciens Grecs la vieillesse était considérée comme maudite, c'est d'abord en raison de l'usure physique qui l'accompagne inévitablement. Ainsi dans l'*Illiade* d'Homère l'évocation de la vieillesse s'accompagne toujours d'adjectifs dépréciatifs : elle est triste, odieuse ou funeste. Si la vieillesse est fâcheuse, c'est parce qu'elle diminue la vigueur physique et l'agilité au combat. Le monde

homérique est un monde de guerriers. Dans un tel monde force et vigueur sont du côté de la jeunesse. Face à Achille ou Patrocle les anciens, même s'ils continuent à se battre et à tenir leur place sur le champ de bataille, subissent inéluctablement les premières atteintes de l'âge. Nestor lui-même, tout roi et valeureux vieux guerrier qu'il est, se lamente amèrement en voyant ses forces s'affaiblir. « *Non, mon cher, mes membres n'ont plus la même assurance, ni mes pieds ni mes bras : on ne voit plus ceux-ci jaillir rapides, à droite, à gauche de mes épaules [...] À de plus jeunes maintenant de s'offrir pour de telles épreuves. Je dois, moi, obéir à la triste vieillesse.* » (*Iliade* XXIII, 628-630 et 643-45)

Bienheureux alors ceux qui avaient la chance d'échapper à ce destin funeste. L'historien Xénophon rapporte dans son *Apologie* que Socrate – qui à soixante-dix ans était encore en excellente forme – aurait déclaré à ses juges qu'il n'était pas fâché de quitter la vie, car il n'aurait pas à subir la vieillesse et le cortège de maux qui en résulte inéluctablement.

Mais l'effet le plus abominable de la vieillesse, pour un peuple qui a vécu dans la quête de la beauté, c'est le pouvoir enlaidissant qui est le sien, d'où la répulsion que manifestaient les Grecs face à ses stigmates physiques, déplorés dans les élégies des poètes et moqués dans les pièces comiques.

La Renaissance, renouant avec la culture grecque, va perpétuer le culte de la beauté, beauté qu'incarne à l'époque le corps féminin. Lieu de projection de la perfection physique, celui-ci est érotisé, esthétisé, il devient objet de séduction et de désir. À l'inverse, le corps de la vieille femme, abîmé par l'âge qui l'a rendu répugnant, devient l'incarnation de la laideur, passant ainsi d'un extrême à l'autre. Ce que les poètes ou les peintres tentent d'illustrer par un thème récurrent durant tout le XVI^e siècle : le contraste violent entre la splendeur de la femme jeune et l'insupportable déchéance de la vieille. Pour exprimer cette transformation les peintres de l'époque utilisent souvent le reflet du miroir. Ainsi Titien peint une *Vanité* où une jeune femme tient un miroir tourné vers le spectateur, dans lequel celui-ci peut contempler l'image inquiétante de la décrépitude qui la guette. Plus tard Goya jouera de nouveau de cette opposition en représentant des scènes à deux personnages, où une jeune beauté côtoie une vieille décrépète. Toute *maja*, semble vouloir dire le peintre espagnol, aussi séduisante soit-elle, est destinée à vieillir et à perdre un à un les charmes que la vie lui avait primitivement octroyés.

Si la vieillesse suscite la peur et la répulsion, c'est enfin en raison du rapport étroit qu'elle entretient avec la mort. Car ce que préfigure sa laideur, ce qu'annonce la décrépitude du corps, c'est bien la mort dont elles sont les signes avant-coureurs. Cette alliance fatale de la vieillesse et de la mort a été fortement ressentie par l'homme occidental. Reflétant les terreurs entretenues par les récits mythologiques, le poète Anacréon, lorsqu'il comprend au spectacle de ses tempes blanchies qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre, évoque avec effroi le spectre de la mort « *car le souterrain d'Hadès est terrifiant et y descendre est pénible.* (fragm. 50) » Au XVI^e siècle Ronsard fait écho au poète grec :

« *Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénérvé, démusclé, dépoulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé.* » (*Je n'ai plus que les os*)

Et Hans Baldung Grien dans son tableau *Les âges de la femme et la mort* (Musée du Prado, Madrid) a fortement exprimé la déchéance et de la destruction qui sont le lot de toute vie humaine. Dans un paysage aride, trois femmes symbolisent le déroulement de la vie, de la jeunesse à la mort. La plus jeune, nue et belle mais au visage anxieux, semble pressentir le destin qui l'attend. À ses côtés, la vieille au visage sans lèvres et au corps sombre est enlacée par un horrible squelette tenant dans sa main un sablier et qui l'entraîne déjà vers l'autre monde.

Le défi à la vieillesse : la résistance à l'irréversible

« *Que le temps retourne sur ses pas. – Que nous soyons il y a vingt ans.
[...] Temps retourne, temps retourne...* » [...] *Mais le temps ne veut rien savoir !* »

Jankélévitch, *La mort*

Le grand responsable des ravages de la vieillesse, c'est le temps destructeur, qui, à l'image de Chronos dévorant ses enfants, s'acharne à détruire ce qu'il a d'abord édifié. C'est en quoi, remarque Jankélévitch dans *La mort*, la métaphore traditionnelle qui calque la succession des âges de la vie sur celle des saisons de l'année est mensongère et la consolation qu'elle prétend apporter illusoire. Car le déclin annuel de la saison est toujours suivi d'un renouveau, d'une nouvelle croissance. À la mélancolie de l'automne et à la froideur de l'hiver fera suite un printemps toujours renaissant. Aucun épanouissement, par contre, ne succédera au flétrissement de la vieillesse.

Comment l'homme pourrait-il ne pas être saisi de révolte devant le scandale que constitue le caractère irréversible et définitif du devenir qui est le sien ? Ce devenir en effet, poursuit Jankélévitch, « *est un devenir qui a une "intention", et une mauvaise intention ; le devenir vécu est orienté, hélas, dans le sens du non-être...* » Parce qu'elle vient contrarier le sens de la vie en la faisant déboucher sur le néant, la vieillesse apparaît comme un non-sens.

Aussi l'homme occidental a-t-il connu dès l'origine la tentation de vaincre ce processus inexorable en inversant la courbe descendante du devenir. Cette lutte acharnée contre l'irréversible peut prendre différentes formes, du mythe du rajeunissement au rêve de l'éternelle jeunesse.

La chimère de la réjuvenation est sans conteste un des plus vieux rêves de l'humanité. La fontaine de Jouvence, qui rajeunit ceux qui s'y plongent, est déjà présente dans la mythologie antique, comme en témoigne l'histoire de la fontaine de Calatos, dans laquelle la déesse Héra se baignait afin de paraître toujours jeune à son époux. Jankélévitch souligne dans *L'irréversible et la nostalgie* que le rêve du rajeunissement se présente toujours, dans l'imaginaire des hommes, comme une opération quasi instantanée. Alors que le vieillissement est une transformation continue et lente, c'est toujours dans l'instant qu'on retrouve sa jeunesse perdue :

« les années sont biffées d'un seul trait, écrasées d'un seul coup et tout à coup ; la futurition est renversée, annulée séance tenante. » C'est pourquoi une telle victoire sur la malédiction du temps fut toujours pour les hommes le type même de ce qu'il est impossible d'obtenir par des moyens humains et qui ne peut relever que du prodige ou du miracle. Le poète latin Ovide raconte comment Médée, usant de ses pouvoirs occultes, va rajeunir son beau-père Eson et le ramener à la fleur de l'âge. Ayant plongé le vieillard dans un sommeil artificiel, la magicienne prépare un philtre puissant avec lequel elle remplace son sang. À peine Eson l'a-t-il absorbé que *« sa barbe et ses cheveux de blancs deviennent noirs ; sa maigreur disparaît ; la pâleur et la flétrissure de son visage s'évanouissent ; une substance nouvelle comble le creux de ses rides et ses membres reprennent toute leur vigueur ; Eson s'étonne ; il se retrouve tel qu'il était quarante ans auparavant. »* (*Les métamorphoses* VII, 288-294). L'aspiration au rajeunissement demeure cependant pour l'homme un rêve impossible. *« À aucun moment, en aucun cas, sous aucune forme, le devenir ne revient sur ses pas, ni ne rebrousse chemin, ni ne marche à reculons, ni ne fait machine arrière, ni ne fait seulement mine de rétrograder »* constate Jankélévitch avec amertume.

Faute de renverser le cours du temps, l'homme ne pourrait-il l'arrêter à l'âge de la belle jeunesse ? L'autre grand rêve de l'humanité est celui de la jeunesse éternelle, comme en témoigne le roman d'Oscar Wilde *Le portrait de Dorian Gray*. Dans ce roman, un peintre réputé, subjugué par la beauté du jeune Dorian, en fait le portrait. Le jeune homme exprime un souhait insensé : *« Si je demeurais toujours jeune et que le portrait vieillisse à ma place ! Je donnerais tout pour qu'il en soit ainsi. Je donnerais mon âme. »* Dorian se trouve alors enfermé dans sa beauté d'adolescent, alors que son portrait porte les stigmates du temps qui passe et vieillit progressivement jusqu'à n'être plus qu'une hideuse figure grimaçante. Ce n'est cependant qu'au prix d'une substitution magique que l'apparence physique de Dorian Gray ne se dégrade pas. Lorsque mettant fin à l'ensorcellement ce dernier poignarde le tableau, il s'effondre, mort, sous ses traits rapidement vieillies, tandis que le tableau retrouve miraculeusement son état originel. La leçon est donc claire. La jeunesse n'est pas inaltérable et nul stratagème ne peut arrêter le cours du temps. Le rêve de l'éternelle jeunesse, conclut Jankélévitch, est une contradiction dans les termes puisque par définition la jeunesse est une étape provisoire, destinée à passer.

La vieillesse, âge de l'expérience et de la sagesse

*« Force et beauté sont les biens de la jeunesse.
Mais la sagesse est la fleur de la vieillesse. »*

Démocrite

Faut-il cependant n'envisager la vieillesse que sur le mode du déclin ? L'usure du corps ne peut-elle s'accompagner d'un progrès de la personne, et la déchéance physique n'est-elle pas largement compensée par l'expérience que seules les années sont susceptibles d'apporter ? Un tel privilège de l'âge est souligné à

plusieurs reprises dans l'épopée homérique. L'*Illiade* relate comment les chefs de guerre, avant de prendre une décision d'importance ou d'engager un combat, consultaient le Conseil des Anciens, le grand âge de ses membres leur conférant prestige et autorité. Et selon l'*Odyssée* Ulysse avait confié avant de partir la gestion de ses affaires et l'éducation de son fils à un vieillard : le proverbial Mentor. Même les dieux et les déesses, en dépit de leur horreur de la vieillesse, prenaient de préférence l'allure d'un vieillard pour apparaître à leurs favoris et leur prodiguer des conseils. Dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle le chœur est généralement constitué de vieillards très âgés. Grâce à leur expérience ils disposent du recul suffisant pour méditer sur les événements qui se produisent sur la scène et en tirer des leçons de conduite utiles à tous.

D'autre part, la privation des plaisirs du corps, loin d'être une condamnation ne peut-elle être vécue comme une libération ? Tel est bien le point de vue de Céphale dans le Prologue de *La République*. Socrate, qui souhaite s'entretenir avec le vieillard sur ce que les poètes nomment « le seuil de la vieillesse », l'interroge : est-ce un moment difficile de la vie ? Avec une grande sérénité, Céphale répond que si ses forces déclinent et si l'âge l'a conduit à abandonner les plaisirs physiques, il n'en est pas troublé pour autant. Car, délivré des désirs et des passions qui agitaient son âme, il se réjouit de pouvoir désormais se consacrer aux seuls plaisirs de l'esprit. Certes, Céphale est sans doute un sage hors du commun, et la fortune dont il dispose lui permet de connaître une vieillesse idéale. Après lui cependant plusieurs philosophes de l'Antiquité feront preuve de la même hauteur morale quand ils loueront les vertus de la vieillesse. « *Ce n'est pas le jeune qui est bienheureux* » rappelle Epicure dans une de ses sentences, « *mais le vieillard qui a bien vécu* » (Sentence 17) et qui entre alors dans la vieillesse « *comme dans un port* ». Quant à Sénèque il écrit dans ses *Lettres à Lucilius* « *Je ne sens pas dans mon âme l'injure de l'âge, alors que je la sens dans mon corps. [...] mon âme reste vigoureuse et elle se réjouit de ne pas avoir grand chose en commun avec le corps ; elle a posé une grande part de son fardeau.* » (Lettre 26, 2).

Pour les auteurs chrétiens, la vieillesse représente l'âge de la spiritualité. La plupart d'entre eux s'accordent sur ce point : la décrépitude et les misères qui accompagnent la vieillesse sont le signe de la vanité des choses terrestres. Elles rappellent à l'homme qu'il est temps pour lui de prendre soin de son âme et de se consacrer à Dieu. Car l'âme se fortifie à mesure que le corps se délabre. « *Quand le corps est robuste et vigoureux, l'âme est faible et languissante ; au contraire, elle recouvre toute sa force et sa vigueur dès que le corps souffre et s'affaiblit* » écrit Saint-Bernard. La retraite au couvent à la fin de sa vie apparaît alors comme une façon de préparer son entrée dans l'éternité. Dans l'iconographie du Moyen Âge, la blancheur des cheveux et de la barbe deviendra le symbole de cette sagesse propre à la vieillesse, comme en témoignent les vieux saints et prophètes sur les portails de la cathédrale de Reims.

Il semble cependant que ce rôle positif attribué à la vieillesse n'ait jamais effacé pour l'homme occidental le drame personnel qu'elle constitue. Comme l'écrit Georges Minois dans *Histoire de la vieillesse* « *Pour la pensée occidentale,*

la vieillesse est un mal, une infirmité, un âge triste qui prépare la mort. » En témoigne le fait que, même si plusieurs d'entre eux en ont fait l'éloge, aucun philosophe grec n'a affirmé que la vieillesse soit en elle-même une bonne chose. L'exemple de Sénèque, qui écrit pourtant à son disciple « *ma vieillesse m'est devenue visible où que je me sois tourné. Embrassons-la et aimons-la. Elle est pleine de plaisirs si on sait l'utiliser.* » (*Lettres à Lucilius*, Lettre 12, 4) montre que même la philosophie la plus élevée ne met pas à l'abri des moments d'amertume devant la vieillesse. Et le philosophe reconnaîtra que si le sage ne peut plus jouir des avantages de la vieillesse il ne doit pas hésiter à quitter la vie.

La vieillesse accueillante

« La Chine a pensé le "vieillir" parce que ne pensant pas l'Être, elle ne pense pas des états, des essences, mais des transformations, et plus encore ce qu'elle appelle si justement les "transformations silencieuses" »

François Jullien, « Vieillesse et longévité »
in *Le grand âge de la vie*

La philosophie occidentale n'est pas réellement parvenue à sortir de l'ambivalence, oscillant perpétuellement entre l'image d'une vieillesse repoussante et celle d'une vieillesse-sagesse. Selon François Jullien, si elle a échoué à développer une véritable philosophie de la vieillesse, c'est en raison de l'outillage conceptuel qu'elle a hérité des Grecs. Un détour par la Chine antique pourrait alors fournir les outils nécessaires pour penser la vieillesse selon de nouvelles perspectives.

Depuis Aristote, la philosophie occidentale a construit une logique qui passe par le principe de non-contradiction. À l'inverse, la pensée chinoise est une pensée de l'alternance. Tout dans le réel doit être envisagé dans un rapport d'interaction et de complémentarité entre couples d'opposés : yin/yang, tension/détente, vide/plein, chaque opposé appelant l'autre pour le relayer. Seule une telle pensée de l'alternance peut permettre de comprendre le processus de la vie. Et François Jullien cite à ce propos cette phrase du sage Zhuangzi « *La terre [...] me fatigue avec la vie, me détend (me relâche) avec la vieillesse, me repose avec la mort* » qu'il se propose de commenter comme suit : d'abord la vie me fatigue, puis à l'inverse elle me détend, elle me relâche. La vieillesse n'est alors plus malheureuse ou repoussante. Elle est accueillante.

Ajoutons que la Chine antique conçoit le réel, non pas en termes d'Être mais en termes de processus. Il n'y a pas un état défini et tranché des choses, mais le passage d'un état à un autre. Tout est toujours en mutation. La vieillesse n'est alors qu'une phase du grand procès des choses. Il y a une transition continue de la vie à la mort s'accomplissant dans le vieillir. Dans une telle perspective, la mort n'a plus rien de terrifiant puisqu'elle se trouve inscrite dans la continuité de la vie. Aussi François Jullien invite-t-il l'homme occidental à réintégrer cette dimension dans la pensée. Il est frappant en effet de constater que la philosophie européenne, à l'exception peut-être de Montaigne, a échoué à penser la mort naturelle. Pour elle, la mort est toujours conçue comme étrangère à la

vie. Elle est cet accident qui vient surprendre l'homme du dehors (comme en témoigne la personnification de la mort dans l'iconographie). À l'angoisse qu'une telle conception de la mort ne peut manquer de susciter, l'homme répond alors par le défi, la révolte ou l'indifférence. C'est donc à modifier nos représentations sociales et culturelles de la vieillesse que nous conduit ce détour par la pensée la Chine antique. Que rejetons-nous en effet quand nous rejetons la vieillesse sinon l'angoisse de notre propre mort dont elle nous renvoie le reflet ? Si la mort retrouvait sa place de phénomène naturel, le regard sur la vieillesse changerait et elle se trouverait réintégrée dans la vie. Nous comprendrions que l'exclure ou la rejeter c'est rejeter cette logique évolutive qui constitue le processus même de la vie dans sa continuation et sa modification permanentes.

Références

Jullien F., « Vieillesse et longévité » in *Le grand âge de la vie*, PUF.

Georges Minois G., *Histoire de la vieillesse en Occident, De l'Antiquité à la Renaissance*, Fayard.

Jankélévitch, *La mort*, Champs Flammarion.

Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Flammarion.

Oscar Wilde O., *Le portrait de Dorian Gray*.